

Frédéric-Guillaume, prince héritier de l'empire d'Allemagne et du royaume de Prusse, vient d'être fiancé à la duchesse Cécile de Mecklembourg-Schwerin.

L'aîné des six fils de Guillaume II a vingt-deux ans; il est capitaine-commandant de compagnie au 1er régiment de la garde à pied.

La duchesse Cécile-Augustine-Marie, qui accomplira le 20 septembre sa dix-huitième année, est la fille de la grande-duchesse de Russie, Anastasie Michailovna, veuve de Frédéric-François III de Mecklembourg, et la soeur du grand-duc régnant, Frédéric-François IV; sa soeur aînée a épousé un fils du prince royal danois. Le nouveau mariage va donc resserrer les liens des Hohenzollern avec les familles

LES FIANÇAILLES DU PRINCE IMPÉRIAL D'ALLEMAGNE



Le prince héritier et sa fiancée

souveraines de Russie et de Danemark. L'annonce officielle de cette union a été très favorablement accueillie en Allemagne. Si, suivant la tradition, elle réalise des desseins

diplomatiques, l'inclination réciproque des futurs époux n'y est point, paraît-il, étrangère, et l'on s'accorde à dire qu'ils feront un couple des mieux assortis.

Aussi bien les échos de Gelbensande sont pour confirmer ces heureuses présomptions. Là, dans la pittoresque résidence de la duchesse, au bord de la Baltique, loin de l'étiquette tyrannique des cours, les fiancés ont goûté ces temps-ci les joies simples d'une intimité familiale, consacrant les journées aux promenades en forêt, au tennis, à leurs sports de prédilection. La population a, il est vrai, organisé des manifestations, des fêtes en leur honneur, mais elles n'étaient pas de nature à troubler leur belle humeur juvénile, et ils se sont montrés tout particulièrement sensibles à la charmante démarche des enfants des écoles venant leur offrir leurs compliments avec des fleurs d'un symbolisme bien germanique.

LE VRAI DEVOIR MATERNEL

On accuse les jeunes gens de manquer de courage et d'énergie. Et le fait est que nombre d'entre eux paraissent mous, indécis, effrayés des lourdes tâches qu'impose la vie, et ne peuvent se résoudre à choisir une carrière. L'idéal se réduit pour eux à quelque emploi de bureau, peu lucratif sans doute, mais peu fatigant, qui n'exige aucune initiative et assure une retraite pour les vieux jours.

La cause principale de cette apathie où s'engourdissent ces jeunes gens me semble être dans la tendresse inquiète et craintive dont leurs mères les entourent.

Pour presque toutes les mères, n'est-il pas vrai? il n'y a qu'une seule manière d'aimer son fils, qui est de lui faire l'existence facile et heureuse et de le garder aussi près de soi que possible pour lui épargner les déboires, les dé-

ceptions et les amertumes de la vie. Aussi, que de soins, que de précautions! Comme on veille sur ses moindres actes! Comme on s'afflige de ses moindres chagrins! "O mon fils, sois prudent! Ne t'éloigne pas trop de moi, il pourrait t'arriver quelque chose, et cette pensée me remplit d'inquiétude." L'enfant sourit d'abord de ces alarmes excessives, il oublie les recommandations maternelles et donne libre cours à sa soif d'indépendance. Mais plus il grandit, plus les prières deviennent pressantes: il les écoute davantage et se sent ébranlé. Le voilà homme. Que fera-t-il? "O mon fils, ne nous quitte pas! Ne prends pas une carrière qui t'entraîne au loin. La vie est rude, tu souffriras. Ici l'on t'aime et l'on t'entoure. Reste au doux foyer, tu y seras bien, et je me trouverai heureuse de te garder." Et le fils cède, moitié mollesse, moitié tendresse, et il se dit en lui-même: "Combien ma mère est bonne!"

Eh bien! non, cette mère n'est pas vraiment bonne, car dans sa bonté il y a une part d'égoïsme. Ce n'est pas ainsi qu'elle devrait aimer son fils, et elle se trompe sur son véritable rôle. Cultiver dans son âme la volonté; lui apprendre à faire preuve d'initiative et d'énergie; l'habituer à supporter sans se plaindre les contrariétés du jeune âge pour qu'il sache se raidir un jour contre les difficultés que rencontrera son âge mûr; lui rendre familière cette pensée qu'il devra, devenu homme, compter surtout sur lui-même; lui inspirer le goût de l'action; enfin, quand l'heure aura sonné, le laisser partir, l'encourager même, comme la Spartiate envoyant son fils au combat, voilà quel est le vrai devoir d'une mère. Et si toutes le comprenaient ainsi, les jeunes gens seraient moins timides, le commerce moins languissant et les colonies moins désertes.

ROBERT ALETH.



GUERRE RUSSO-JAPONAISE — Combat de Turentchen

Héroïsme d'un canonnier russe qui, se réveillant après un étourdissement, aperçoit autour de lui les cadavres de ses compagnons ainsi que deux pièces intactes abandonnées par les survivants. Il pointe et charge ces deux pièces et canonne énergiquement les colonnes japonaises, surprises de la résurrection d'une batterie qu'ils croyaient anéantie.